

Pierre-Alain GASSE



*The
Indonesian Maid*

Pierre-Alain GASSE

The Indonesian Maid¹

Romance à Singapour

¹ L'employée de maison indonésienne.

Photo de couverture : Woman with green scarf dancing, by Riza Nugraha, 2008 Creative Commons Attribution 2,0 Generic

I

Nouvel horizon

Le ferry croisait dans Singapore Strait en direction du terminal de Tanah Merah. Décembre s'achevait sous des nuages poussés par les vents de sud-est. Accoudée au bastingage, une jolie indonésienne aux cheveux courts, vêtue à l'européenne, observait l'horizon, sa valise à ses pieds, cherchant du regard les gratte-ciels de la cité-état. La brume matinale ne permettait pas encore de distinguer la côte. Le navire était poussif. De multiples couches de peinture bleue et blanche tentaient de tenir la rouille en respect, mais celle-ci pointait partout. Il n'y avait pas beaucoup plus

de quarante mille nautiques entre son port d'embarquement et sa destination ; pourtant, c'est un autre univers qu'elle s'apprêtait à découvrir, le cœur à la fois oppressé d'angoisse et gonflé d'espoir.

Partir avait été si difficile !

Tout laisser, maison, famille, patrie, sans espoir de retour avant deux ans, peut-être, dans son lointain village natal de Sumatra. Tel était le contrat signé avec l'agence qui lui avait trouvé ses futurs employeurs. Quand on est sans attaches, célibataire encore, c'est déjà difficile de tout laisser ainsi. Mais divorcée avec une adolescente à charge qu'elle avait dû mettre en pension, cela devenait un nœud au ventre quasi-permanent. Elle n'avait pas fermé l'œil la nuit dernière. Et bien peu dormi depuis la réception de son contrat, une semaine auparavant. Mais pour l'instant, l'excitation de l'inconnu l'empêchait encore de ressentir la fatigue.

Finies pour elle les interminables journées de travail dans la restauration. La cuisine, c'était sa vocation, mais ce métier n'avait pas d'horaires et sur les sites touristiques, c'était pire encore qu'ailleurs. Le client devait

pouvoir s'alimenter à toute heure. Et à Bandung Pinang, pas question d'une équipe de jour et d'une équipe de nuit, non. Dans le *food court*² où elle travaillait, il fallait assurer fabrication et service de sept heures du matin jusqu'à minuit. Dix-sept longues heures debout dans la chaleur des fourneaux ou la promiscuité de la salle et du trottoir, c'était selon. Travailler chez des particuliers, cela ne pouvait être que mieux, pensait-elle.

Elle aurait souhaité entrer au service d'expatriés européens, mais on lui avait fait comprendre qu'il fallait d'abord faire ses preuves chez des Chinois quand on était comme elle sans expérience en tant que *maid*. Hélas, c'étaient de loin les employeurs les plus intraitables : exigeants au dernier degré, méprisants voire carrément racistes, mauvais payeurs, et le pire pour elle, toujours à vous

2 Lieu de restauration, généralement situé au centre d'un regroupement de restaurants rapides. Ce lieu est en libre accès et permet aux commerçants de gagner de la place et de ne pas s'occuper du service. L'espace est généralement confié à une société de sous-traitance qui s'occupe de l'entretien du lieu. (d'après Wikipedia).

crier dessus, surtout les femmes, de leur voix haut perchée. Elle n'aimait pas beaucoup les Chinois.

Le ferry avait infléchi sa course en direction de la côte sud-est de Singapour. La houle de travers tapait contre la coque et soulevait des gerbes d'embruns. Elle en sentait le sel sur sa peau. Un léger mal au cœur dû à ce roulis l'avait saisie. Son estomac était trop vide et elle n'avait jamais eu le pied très marin. Seulement voilà, le ferry coûtait plus de trente dollars singapouriens et en roupies cela représentait déjà une petite fortune pour elle, alors l'avion, hors de question ! Elle opéra un bref calcul de tête : un million cinq cent mille au bas mot ! Deux mois et demi de son salaire passé !

Puis elle songea qu'avec les quatre cents dollars mensuels, nourrie logée, qu'elle allait gagner à présent, ses conditions d'existence et celles de sa famille allaient changer du tout au tout ! Le sourire revint sur son visage. Allons ! Cela valait bien quelques désagréments : ce mal de mer, ces Chinois... Elle imagina le sourire de ses parents lorsqu'ils recevraient les mandats qu'elle leur enverrait. Elle n'aurait

plus à mendier des délais de paiement pour le pensionnat de sa fille. Sans compter les économies qu'elle comptait bien mettre de côté pour un jour rentrer au pays et réaliser son rêve : tenir son propre restaurant !

Un doute la saisit soudain. Avait-elle bien tous les papiers nécessaires à son entrée dans le pays ? Elle ouvrit son sac, y cherchant avec fièvre son passeport international et le visa qu'elle avait mis si longtemps à obtenir, son contrat de travail, sa carte d'embarquement. Ouf ! Tout était là. Elle referma avec soin la fermeture à glissière.

La côte se dessinait à présent dans un ciel rosissant. Elle voulut y voir un signe et se retourna. Les silhouettes menaçantes des tankers et porte-conteneurs dont ils avaient coupé la route avec appréhension, s'alignaient dans le lointain.

À l'approche du Terminal, le capitaine du ferry fit retentir sa sirène.

Le navire manœuvra lentement pour s'approcher du quai. Lorsque les bouées de caoutchouc entrèrent en contact avec la jetée, deux marins sautèrent à terre pour passer les aussières autour des bittes d'amarrage.

Dix minutes encore, le temps qu'on abaisse les passerelles, et elle mettrait le pied sur sa nouvelle terre. Elle empoigna sa valise et se prépara à descendre avec la foule des touristes où se mêlaient quelques immigrants comme elle.

Prenant une longue inspiration, elle tenta de se rassurer d'un souhait murmuré : *Good luck, Ratih !*³

³ Bonne chance, Ratih !

II

Selamat Datang !⁴

À l'extérieur de la gare maritime, Ratih sortit de son sac le plan du Métro imprimé avant son départ. On était samedi et son contrat prenait effet le 1^{er} janvier, dans deux jours. Le rendez-vous avec son nouvel employeur était à neuf heures dans les locaux de l'agence de recrutement, en centre ville. D'ici là, pour se loger, elle avait réservé un lit dans un hôtel bon marché du quartier indien. Mais deux nuits, cela représentait quand même un sacré trou dans son budget d'émigrée. Elle étudia le trajet pour s'y rendre : treize stations et deux changements depuis Tanah Merah. Mais cet arrêt était encore loin. À pied, n'allait-elle pas se perdre ? Venue une fois à Singapour pour une excursion sur l'île

4 Bienvenue !

touristique de Sentosa, il y avait plusieurs années de cela, elle ne connaissait rien de la ville. Elle se résolut à héler un taxi. Dix minutes plus tard et sept kilomètres plus loin, celui-ci la déposait devant la bouche du MRT⁵.

La station rutilait : du marbre au sol et sur les murs, des escalators silencieux, des lumières tamisées, une musique de fond. Pas un papier par terre. Ni mendiant ni poivrot à l'horizon. Et surtout, de l'espace, énormément d'espace. Un pass à douze dollars entama un peu plus son budget. Le présentant avec quelque appréhension au portillon automatique, celui-ci s'ouvrit et elle put descendre sur le quai de l'East West Line.

Des panneaux lumineux clignotaient pour annoncer l'arrivée imminente du train. Des parois protectrices de verre s'écartèrent. Au sol, devant chaque porte, des traits de peinture jaune et des inscriptions enjoignaient aux voyageurs de se ranger sur le côté pour laisser descendre avant de monter. La discipline des gens l'étonna. Dans la rame articulée dont toutes les voitures communiquaient, deux

5 Mass Rapid Transit : système de transport sur rail de la ville de Singapour, inauguré en 1987.

rangées de sièges se faisaient face. On aurait pu manger par terre. La climatisation la fit frissonner. Elle sortit un châle de son sac et s'en couvrit les épaules.

Ayant trouvé un siège, elle scruta la signalétique : dans quatre stations, son premier changement pour prendre la Circle Line. Puis trois stations avant d'emprunter la North East Line jusqu'à sa destination. Allons, cela ne semblait pas si compliqué ! Mais le TransJakarta dont son pays était si fier, à côté, c'était le Moyen Âge !

L'entourait une foule bigarrée de Chinois, Indiens, Malais, Sri Lankais, Indonésiens et divers passagers à la peau blanche dont elle était incapable de déterminer l'origine : Européens, Américains, Australiens ? À ses yeux, tous ceux-là se ressemblaient. Quand à leurs accents, impossible de les préciser. Elle remarqua que nul ne dévisageait quiconque. On lui avait dit qu'ici les communautés vivaient en bonne harmonie. Elle voulut le croire.

Tout ce modernisme l'avait oppressée et, à son arrivée dans Little India, sa poitrine s'alléga soudain d'un poids. Elle retrouvait un

décor, des costumes, des odeurs, qui lui étaient plus familiers. Au détour d'une rue, un temple et la figure apaisante de Ganesh. Des femmes en saris chatoyants. Des effluves parfumés de gingembre, cumin, curcuma. S'étant adressée dans un anglais châtié à la réceptionniste de son hôtel pour routards, elle s'entendit souhaiter la bienvenue dans sa langue régionale : *selamat datang di Singapura*. Le sourire lui revint alors.

Elle avait retenu l'établissement le moins cher, mais le lieu lui parut propre. C'étaient des dortoirs de huit lits, superposés deux par deux. Une chance, il était tôt, aucun n'était encore occupé. Une couchette supérieure, près de l'unique fenêtre de la chambre, fut son choix. Sur le palier, il y avait des consignes métalliques pour sacs et valises. Parfait. Elle se rafraîchit dans la salle de bains, qui était spartiate, mais correcte, fit son lit, mit sa valise en sûreté et s'apprêta à partir en repérage.

Il lui fallait localiser son agence de recrutement sur Orchard Road, principale artère commerçante de la ville, et calculer son temps de trajet pour être à l'heure lundi. Ensuite, place à un peu de tourisme. C'est

qu'elle devrait attendre un hypothétique *day off* pour retrouver cette liberté. Entre-temps, ses sorties se limiteraient sans doute aux courses, et encore, peut-être pas.

En vingt minutes à pied, elle atteignit la Mecque du luxe. Aucun domaine ne manquait à l'appel. Toutes les grandes marques mondiales étaient là. Vêtements, bijoux, parfums, meubles, déco, voitures... : Gucci, Dior, Vuitton, Saint-Laurent, Versace, Burberry, Rolex, Longines, Lancia, Mercedes, Maserati, Ferrari etc., etc. Une litanie enivrante. Tous ces noms qui pour elle n'étaient que des publicités détaillées avec envie dans des revues feuilletées à la sauvette, s'étaient sous ses yeux ébahis, dans des décors de marbre, de verre et d'acier. Les étiquettes, quand il y en avait, affichaient un nombre de zéros à faire tourner la tête.

Elle resta en arrêt un long moment devant la cathédrale de marbre rose de Ngee Ann City, un énorme centre commercial, dont les deux tours dominaient le paysage. C'était la période des fêtes et, à défaut de véritables sapins de Noël, des répliques gigantesques, de

plastique, de métal, de verre, avaient poussé sur les trottoirs, devant les principales enseignes.

Après un rapide aller-retour de part et d'autre de la partie centrale de la rue, elle trouva assez facilement au numéro 304 la plaque de son agence. Ses bureaux occupaient plusieurs étages au-dessus d'une grande enseigne de la consommation.

Son estomac criait famine. Mais déjeuner dans ce quartier visiblement destiné aux riches ne serait-il pas ruineux ? Alors, elle s'en retourna vers Little India et dans la première échoppe venue, pour trois dollars cinquante, engloutit une *laksa*⁶ de poulet brûlante, tout en réfléchissant à ce qui l'attendait le lendemain.

Sa plus grande crainte, c'était cette énorme maison de béton, verre et acier sur Sentosa, de l'autre côté du terrain de golf, qu'on lui avait montrée en photo. Si elle était

6 Soupe asiatique de nouilles épicées. Principalement consommée en Malaisie, Indonésie et Singapour. C'est une soupe riche et complète à base de lait de coco, de nouilles, de crevettes, de poisson ou de viande, parfumée de pâte de curry, de piment, de citronnelle et de coriandre. (Wikipedia).

seule, comment faire pour entretenir ces trois étages, préparer les repas et s'occuper du fils unique de la maison ? Impossible ! Et la station de métro la plus proche qui était à près de trois kilomètres !

Sa seconde crainte, c'était d'être soumise à l'autorité maniaque et méprisante d'une aïeule, ce qui est si fréquent dans les familles chinoises où la cohabitation des générations est la règle.

Sa troisième crainte, c'étaient ses conditions de logement en tant que *live-in maid*⁷, Elle avait entendu dire que certaines familles n'hésitaient pas à loger la leur dans le *bomb shelter*,⁸ un réduit sans fenêtre, menu d'une porte blindée à cabestan ! Elle était un peu claustrophobe et ne pourrait supporter de telles conditions.

Bien d'autres craintes encore l'habitaient, mais à quoi bon les détailler et s'angoisser davantage ? Demain serait un autre jour.

7 Employée de maison logée sur place.

8 Abri anti-bombes, obligatoire dans les logements neufs depuis 1997.

III

Rencontres

Comme bien des matins singapouriens, apprendrait-elle avec le temps, à son réveil, le soleil filtrait à travers des nuages d'aspect inoffensif. Ses premiers rayons dessinaient sur la porte de la chambre la claire-voie du store demeuré entre-ouvert. Un instant, elle eut l'impression d'être en cage. Allons, c'était le grand jour. Le premier de sa nouvelle vie. Il ne fallait pas s'attarder à des présages ridicules.

Ses compagnons de chambrée dormaient encore. Elle se leva sans bruit pour aller prendre sa douche. Puis choisit avec soin sa tenue. Ordinairement vêtue d'un short et d'un T-shirt, elle opta ce jour-là pour un sarong en coton imprimé plus traditionnel et une tunique à manches courtes. Le tout dans un camaïeu de tons bruns et or discrets. Et ses sandales de

cuir fauve. Il fallait ressembler le plus possible à l'image que l'on attendait d'elle. Ensuite, elle aviserait. Pas de maquillage, donc, aujourd'hui. Déjà, peut-être ses cheveux courts à l'européenne paraîtraient-ils déplacés. Elle envisagea de mettre un foulard et décida finalement que non.

Dans la rue, elle se paya un café, mais ne put rien avaler de plus. Alors, elle refit à pied son trajet de la veille jusqu'au 304 Orchard Road.

À neuf heures moins le quart, elle prit l'ascenseur jusqu'au douzième étage de l'immeuble, posant avec appréhension le doigt sur le chiffre 12. Cette cage mobile ne lui disait rien qui vaille. Mais elle n'eut pas le temps de s'attarder là-dessus. Quelques secondes plus tard, les portes s'ouvrirent sur un hall majestueux où une hôtesse renseignait les visiteurs :

— Bonjour. Je suis Ratih. J'ai rendez-vous avec M. Wu.

La jeune fille, en tailleur fuchsia, arborait un sourire commercial rehaussé par un rouge à lèvres brillant du plus bel effet. Feuilletant un listing, elle répondit, avec une inclinaison du buste :

— Tout à fait, Miss Ratih. Veuillez prendre un siège. Je vais prévenir M. Wu de votre arrivée.

Une porte dissimulée dans la cloison de bois précieux qui se trouvait derrière elle, la fit disparaître. Un temps qui parut interminable à Ratih s'écoula. Puis, l'hôtesse réapparut :

— Suivez-moi. M. Wu vous attend.

Les deux femmes empruntèrent plusieurs couloirs, puis enfin, on la fit entrer dans un bureau immense. Derrière une table de verre et d'acier, où trônaient plusieurs téléphones, un petit homme, au cheveu rare, les yeux perçants chaussés de lunettes rondes à reflets bleus, dépassait à peine du fauteuil de cuir blanc dans lequel il était assis. M. Wu était chinois et n'avait pas d'âge. C'était le patron de l'agence. Ratih s'immobilisa à quelques mètres du bureau et s'inclina sans piper mot.

— C'est bien, vous êtes à l'heure. M. et Mme Chang vont arriver dans quelques minutes. Juste le temps de vous expliquer les termes de votre contrat. Asseyez-vous.

Ratih posa le bout de ses fesses sur le fauteuil qui se trouvait derrière elle.

M. Wu sortit d'une chemise posée devant lui, quelques feuillets dont il commença la lecture d'une voix monocorde et nasillarde. De temps à autre, il levait le nez et cherchait le regard de Ratih pour s'assurer qu'elle avait bien compris le sens de tel ou tel article. Celle-ci se contentait d'assentir sans mot dire.

En résumé, tout juste si ses employeurs n'avaient pas droit de vie et de mort sur elle. Elle serait payée au tarif minimum de quatre cents dollars négocié récemment par le gouvernement et n'aurait qu'une demi-journée de liberté hebdomadaire : le dimanche de 10 à 22 h. Son assurance médicale serait payée par ses patrons ainsi qu'un billet d'avion tous les deux ans pour retourner chez elle pour une durée d'un mois. Sa famille ne pourrait pas lui rendre visite chez ses employeurs. Mais elle aurait le droit de recevoir du courrier. Elle devrait faire le ménage, les courses, la cuisine,

conduire et chercher le fils de la maison à l'école, surveiller ses devoirs et ses différentes activités.

Ratih parapha et signa chacune des pages du contrat qui lui donnait le statut envié de FDW⁹ et vit que M. Wu faisait la grimace devant son écriture soignée. Il s'était adressé à elle dans un anglais rapide et avait pu constater qu'elle n'avait aucune difficulté de compréhension. Le principal avantage des indonésiennes, c'est qu'elles étaient moins chères, parce que leur niveau d'anglais était censé moindre. Aurait-il affaire avec à une tête bien pleine, une marie bas-bleu ? Il ne manquerait plus que ça. Non, vu ses origines, cela ne se pouvait. Il releva la tête.

Ratih se tenait droite, sur le bord de son fauteuil, les yeux baissés. Allons, elle serait comme les autres, docile à souhait, trop heureuse d'échapper à sa misérable condition pour goûter au miracle économique singapourien. Il ne fallait pas qu'il se plante. M. Chang appartenait à l'une des plus

9 Foreign Domestic Worker : employé(e) de maison étranger ; l'un des nombreux permis de travail réglementés existant à Singapour.

puissantes familles de la presqu'île. Et possédait la principale chaîne de supermarchés du pays. Non, il n'avait pas le droit à l'erreur.

Une sonnette tinta. L'hôtesse entra suivie de deux personnes. Jeunes. Ratih eut peur tout d'abord qu'elles fussent plus jeunes qu'elle. Elle se leva. La femme, passe encore, mais le maître, ce serait gênant. Chinois, tous les deux, ils étaient grands et beaux. Élégamment vêtus de soie, à l'européenne. Un costume bronze pour le maître, sur une chemise ouverte qui laissait voir un collier aux lourds maillons d'or. Un tailleur vert olive pour Madame sur un corsage de soie grège, escarpins et pochette assortis, les cheveux relevés en un chignon banane et deux rangs de perles autour du cou. Les lèvres fines, les ongles des mains et des pieds étaient soigneusement laqués d'un rouge presque noir.

Des gens aussi bien vêtus, Ratih n'en avait vu qu'au cinéma. Elle ne savait quelle conduite adopter. Ce furent ses maîtres qui s'approchèrent pour la saluer. Une poignée de main franche et cordiale, lui sembla-t-il. Elle-même prolongea ce salut en portant sa main droite à son cœur.

M. Wu s'était levé. Il indiqua un siège à ses hôtes. Tout le monde se rassit. M. Wu poussa vers M. et Mme Chang les feuillets du contrat et leur tendit un stylo-plume. L'un après l'autre, ils signèrent et paraphèrent les différentes pages de leurs idéogrammes et y ajoutèrent la transcription en pinyin, la romanisation usuelle du mandarin. Puis M. Chang, poussa vers M. Wu un chèque muni de plusieurs zéros. Celui-ci le lissa de la main et les deux hommes échangèrent un regard entendu.

La partie formelle de la transaction était achevée. L'hôtesse avait apporté du thé et du café dans la partie salon du bureau et M. Wu y entraîna tous les participants.

La conversation prit alors un tour anodin, presque mondain. Instinctivement, Ratih aida l'hôtesse dans le service du thé et du café, ce que M. Wu et M. & Mme Chang parurent apprécier grandement. Puis, les questions pratiques arrivèrent :

— Où sont vos bagages, Ratih ?

— À la consigne de l'hôtel, Monsieur. 531 Serangoon Road.

— Très bien. Notre chauffeur passera les prendre tout à l'heure. Pensez-vous pouvoir préparer le repas de midi ? Notre précédente cuisinière nous a quittés hier soir. Elle avait fait les courses.

— Aucun problème, Madame, Monsieur. Combien serons-nous ?

— Nous deux uniquement. Plus vous et le chauffeur. Notre fils déjeune à la cantine. Vous avez carte blanche.

— Très bien. Merci.

Ratih se rasséréna. Dès qu'il était question de cuisine, elle ne craignait plus rien ni personne. Elle se sentit plus légère, tout d'un coup. Allons, cela ne s'était pas si mal passé !

Il n'était pas dix heures, lorsque Ratih monta à côté du chauffeur dans la limousine qui attendait en bas des bureaux, Monsieur et Madame Chang prenant place à l'arrière. Sur un signe, la Rolls Royce démarra. C'est à peine si l'on entendait le moteur et les fauteuils de cuir beige s'adaptaient à votre morphologie.

Les riches ont de drôles de jouets pensa Ratih en fermant les yeux quelques instants pour mieux savourer ce luxe si nouveau pour elle.

IV

Ocean Drive

Ratih n'avait jamais rien vu de tel. L'extrémité sud de l'île de Sentosa était un dédale de canaux et d'îles artificielles où s'était édifié tout un quartier pour millionnaires. Sur des parcelles de quelques centaines de mètres carrés, voisinaient de luxueuses villas de deux ou trois étages dont la surface habitable équivalait à celle du terrain sur lequel elles étaient bâties. Chacune avec sa piscine, cela va sans dire, son ascenseur intérieur, le plus souvent, et un yacht immaculé amarré au quai attendant, toujours. Elle apprendrait bientôt en furetant sur Internet que leur prix variait entre quinze et trente millions de dollars singapouriens. Des sommes impossibles même à imaginer en monnaie de son pays !

M. et Mme Chang avaient jeté leur dévolu sur une villa moderne, située sur Ocean Drive, mais sans trop de tape-à-l'œil. Disposant de cinq chambres plus celle de la *maid*, la maison était également équipée d'une *wet and dry kitchen*¹⁰. Ce fut la première chose qu'elle remarqua lorsqu'on lui fit visiter. Les chambres des maîtres, comme celle des invités étaient immenses, à l'aune de la salle à manger et du salon. Sa chambre à elle, attenante à la *wet kitchen*, tenait dans huit mètres carrés à peine, dans lesquels on avait réussi à faire tenir un WC et une douche, un lit d'un mètre soixante-dix de long et une minuscule armoire. Heureusement, ses possessions tenaient dans une seule valise, qui coulissait juste sous son lit.

Le second étage, couronné d'un auvent rappelant les toitures asiatiques, était entièrement occupé par une chambre d'amis et sa salle de bains privative. La pièce ouvrait sur

10 Souvent associée à la buanderie dans les appartements récents de Singapour, la *wet kitchen* est une zone de préparation des repas, séparée de la *dry kitchen* et ouverte sur l'extérieur pour mieux permettre l'évacuation des odeurs de friture de la cuisine au wok, en particulier. Malgré les hottes aspirantes, elle reste très populaire.

une vaste terrasse d'où l'on avait une vue splendide sur les îlots urbanisés alentour ainsi que sur le Singapore Strait tout proche.

Au premier étaient distribuées trois chambres avec leurs salles de bains.

Au rez-de-chaussée, l'immense living-room, avec mezzanine, donnait sur une terrasse couverte qui s'avancéait dans la piscine. Le long du mur opposé courait l'escalier, à balustrade de verre et sans contremarches, qui donnait accès aux étages. Une table de douze couverts meublait l'espace repas. La cuisine s'ouvrait à une extrémité sur celui-ci, de l'autre sur la terrasse. La chambre d'enfant complétait ce niveau. Elle comprit aussitôt ce que cela voulait dire. La nuit, ce serait à elle de se lever !

Ce premier matin, Ratih n'eut pas le temps d'en emmagasiner davantage. Sinon de remarquer encore que le marbre, le verre et l'acier inoxydable régnaient en maîtres. Elle eût préféré davantage de bois. Cela demande moins d'entretien. Elle fit une rapide évaluation de sa charge de travail. Les sols de marbre devraient être lavés tous les jours.

Dans les chambres, c'était du parquet, une chance ! Mais que de surfaces vitrées ! Et avec un enfant, bonjour les traces de doigts !

Une fois pris en compte les impératifs horaires de ses patrons, on lui laissa déterminer l'amplitude de sa journée de travail. Lorsqu'elle annonça qu'elle serait debout à six heures et se retirerait dans sa chambre à vingt et une heures, M. et Mme Chang furent enchantés. Ces quinze heures quotidiennes de labeur leur parurent une juste contrepartie au cadre de travail hors pair qu'ils offraient à leur employée.

Il était plus de onze heures et elle avait un repas de quatre couverts à préparer. Elle ouvrit frigo et congélateur. Ils regorgeaient de victuailles. Pas forcément celles qu'elle aurait aimé y trouver. Elle examina les fruits. De l'ananas, des fruits du dragon, des longanes, des pommes d'eau, pas de durian, ouf ! Les légumes verts : des tomates pas trop mûres, des haricots verts, des mange-tout, du chou, des courgettes, du concombre, du mesclun. Parfait. Du congélateur, elle sortit des grosses crevettes roses, des noix de coquilles st-jacques et un beau filet de barramundi. Elle

avait tout ce qu'il lui fallait. Restait à trouver l'huile, les condiments et le riz. Ce fut un jeu d'enfant.

C'était son premier repas. De l'impression qu'il laisserait pouvaient dépendre bien des aspects de sa vie future. Mais elle avait peu de temps à sa disposition. Cuisine locale ou internationale ? Sans qu'elle sût très bien comment il s'était opéré, son choix se porta sur un mix :

Entrée : noix de st-jacques dorées au beurre et crevettes flambées au cognac, accompagnées de mesclun au vinaigre de Xérès. Cadeau d'une amie française, la recette n'avait jamais déçu personne.

Plat : papillote de *sea-bass*¹¹ accompagnée d'un riz thaï noir, sauce hollandaise.

Dessert : fruits rafraîchis.

11 Poisson pouvant correspondre à de nombreuses espèces, parmi lesquelles figure le barramundi, et dont la chair rappelle celle du bar.

Ratih ne pensait plus à rien d'autre que la cuisine qu'elle allait préparer. Le timing, les temps de décongélation et de cuisson, les assaisonnements, les accompagnements, la présentation.

Tout allait bien.

V

Correspondance

Singapour, samedi 1er janvier 2011.

Ma chérie,

Aujourd'hui, ici, c'est comme *Nyepi day*¹² à Bali, mais la vie ne s'arrête pas ; beaucoup de gens sont en congé, c'est tout. Il est vingt-deux heures. Ma première journée de travail vient de s'achever et je t'écris dans mon lit. J'aurais tellement de choses déjà à te raconter ! Ce pays est incroyable ! Mes patrons habitent sur une presqu'île artificielle une maison toute vitrée, à deux étages, avec une piscine. Ils ont moins de quarante ans et un petit garçon de sept ans qui s'appelle Cho. Il a les yeux bien

12 Nouvel an du calendrier *saka*.. *Nyepi* est le jour du silence, personne n'a le droit de sortir dans la rue ou d'allumer de lumière.

plus bridés que ses parents et semble très sérieux. Son anglais est moins bon que le mien, heureusement. Celui de M. et Mme Chang est excellent, presque sans accent. M. Chang est propriétaire de supermarchés et Mme Chang possède un magasin d'antiquités chinoises. Je suis bien installée, avec des toilettes et une douche pour moi seule, mais ma chambre est un peu petite. Je vais arrêter là pour ce soir, parce que mes yeux se ferment tout seuls. Je t'embrasse, ma chérie. Travaille-bien et pense à moi comme je pense à toi.

Ta maman qui t'aime.

Ratih

Mercredi 5 janvier 2011.

Maman,

J'ai reçu ta lettre ce matin. Elle n'a pas mis très longtemps à arriver. Quatre jours. Au début, je n'ai pas reconnu ton écriture. Avant, comme je rentrais plus souvent, tu ne m'écrivais pas. C'est le cachet et le timbre qui m'ont dit que c'était toi.

Maintenant, c'est le soir et le temps d'étude est terminé. J'ai un moment pour t'écrire avant l'extinction des lumières. Je

comprends que tu vas avoir beaucoup de travail avec cette grande maison. Mais je suis heureuse de savoir que tu es confortablement installée. J'espère que tu vas bien t'entendre avec M. et Mme Chang et Cho.

Ici, à la *madrasa*¹³, ça va. C'est comme l'an dernier. Seulement, j'ai hâte aux prochaines vacances pour retourner à la maison voir pépé et mémé. La vie de pensionnaire, c'est monotone. Et toi, quand pourras-tu venir me voir ? Tu le sais déjà ? Ma copine Nadya, sa mère est *maid* aussi à Singapour, et elle n'a pas pu venir la voir depuis plus d'un an.

Les résultats, ça va aussi. Je n'ai pas de note au-dessous de la moyenne. J'ai fait des progrès en calligraphie et en orthographe et j'ai eu un A en histoire de l'islam lors du dernier contrôle.

Bisous, maman.

Lia

P.S. : Pour mon anniversaire, j'aimerais avoir un téléphone portable. Comme ça, on pourrait se parler. Ce serait mieux.

13 École coranique.

VI

Difficile acclimatation

La vie suivait son cours. Un mois déjà s'était écoulé depuis la prise de fonctions de Ratih dans la famille Chang. Comme souvent en cette saison à Singapour, des orages, parfois violents, éclataient presque tous les après-midi et il fallait fermer en catastrophe les baies vitrées de la villa Paradise de crainte de voir la foudre suivre les courants d'air et frapper ou traverser le logis.

En ville, des éclairs immenses zébraient le ciel en déroute, des cataractes d'eau envahissaient les canaux d'évacuation qui serpentaient dans la cité et les innombrables passages couverts accueillaien en grappes les passants surpris par l'orage.

Depuis l'enfance, Ratih redoutait la foudre. D'instinct, comme les animaux, mais aussi par un ancestral atavisme culturel dont son éducation n'avait pu la défaire.

Mais, dans cette maison, vitrée de toutes parts, où se sentir à l'abri ? Alors, elle tirait les rideaux, baissait les stores et, si aucune tâche urgente ne la retenait, courait se réfugier dans son réduit, éclairé par une toute petite fenêtre. Si elle avait pu, elle se serait terrée au garage, mais M. & Mme Chang ne le permettaient pas. Dans leur fonds culturel taoïste, Lei-tsou président du ministère du Tonnerre et des orages n'était pas maléfique et seul son adjoint Lei-kong, chargé de punir les humains de leurs crimes les plus secrets, était à craindre. Ratih, d'éducation musulmane teintée de javanisme, méconnaissait ces divinités de la religion traditionnelle chinoise, mais prenait sur elle et tentait d'acquiescer le calme de ses maîtres.

Malgré tout, elle ne se sentait pas à l'aise sur Sentosa Island. Ici, pas de vie collective, ni le fourmillement d'activités auquel elle avait toujours été habituée. Chaque villa de la partie résidentielle de l'île était un petit camp retranché de luxe. Dans leurs moments de

solitude, les *maids* communiquaient brièvement entre elles, d'une terrasse ou d'un balcon à l'autre, par signes et parfois par signaux lumineux, selon un ingénieux code que Ratih apprit au marché d'une employée plus ancienne qu'elle dans le job.

Au début, le chauffeur l'emmenait même en limousine faire les courses. Mais, très rapidement, elle avait demandé à y aller seule, par ses propres moyens. À présent, il la déposait seulement à la gare du Sentosa Express qu'elle empruntait jusqu'à Vivo City, le plus grand centre commercial d'Asie, à ce qu'on disait. Et souvent, elle partait en métro de Harbour Front Station jusqu'aux rues animées et aux commerces populaires de Little India, Chinatown ou Tiong Bahru où les étals lui parlaient et où elle savait trouver viande, poisson, fruits, légumes et épices à des prix plus honnêtes à ses yeux que ceux des beaux quartiers. La voiture passait ensuite prendre les grosses commandes chez les commerçants, ou bien ceux-ci livraient directement. Elle rentrait quand même toujours avec son caddie plein à ras-bord.

En tant que cuisinière, on lui témoignait la plus grande confiance et elle avait appris et retenu aisément les préférences de chacun des membres de la famille. Mrs Chang adorait le sucré et son époux avait un faible pour le sucré-salé. Quant à Cho, il n'y a que la viande qu'il rechignait à manger ! Mais au point de piquer des crises homériques. Heureusement, Ratih approuvait tout à fait la règle que Mrs. Chang avait mise en place : "Tu n'es pas obligé de manger si tu n'aimes pas, mais tu dois goûter, et si tu ne goûtes pas, tu n'auras rien d'autre." Le savoir-faire de Ratih aidant, de présentations ludiques en variations gustatives, cette maxime, de semaine en semaine, allait tomber en désuétude, au grand contentement des parents.

Pour le reste, Cho était un enfant énigmatique, secret et enfermé dans un monde dominé par les héros des dessins animés dont il s'abreuvait à longueur de journée, quand il n'était pas en classe. Il ne se déplaçait jamais sans ses deux héros préférés, Superman et Buzz l'Éclair et si, par malheur, l'un des deux venait à être égaré, c'était la panique dans la maison, jusqu'à ce que l'on retrouve le

précieux jouet. En réalité, ils avaient été achetés en double exemplaire, pour couper court à de longues et fastidieuses recherches.

Les parents avaient inscrit leur fils à la prestigieuse CNIS, la Chinese International School et chaque matin le chauffeur l'emmenait jusqu'au 60 Dunearn Road, à douze kilomètres de la maison. L'uniforme de rigueur était presque assorti aux bâtiments du campus : T-shirt blanc et pantalon ou short bordeaux. Cho était bon élève, mais pas très appliqué, comme le sont souvent les garçons. Ratih était chargée de veiller à la bonne tenue de ses cahiers et M. Chang ne tolérait aucune mauvaise appréciation. Chaque écart était sanctionné d'une retenue sur l'argent de poche que Cho recevait chaque semaine, depuis l'âge de cinq ans. C'était un des principes fondamentaux de l'éducation vue par M. Chang : la valeur de l'argent devait être acquise et respectée le plus tôt possible.

Le soir, dans sa chambrette, des pensées contradictoires assaillaient Ratih : certes, sa nouvelle condition lui permettait de subvenir aux besoins de ses vieux parents et aux frais d'éducation de Lia ; évidemment, elle ne

regrettait pas l'époque où son mari l'injurait et la battait chaque fois qu'il avait bu trop de bière ou d'alcool de riz. Mais, tant de choses lui manquaient cependant : une vraie vie de femme, tout d'abord, car elle était jeune encore, sa famille ensuite, son pays aussi.

En épouse bafouée et maltraitée, elle se méfiait à présent de tous les hommes, sans pouvoir pour autant s'empêcher de regarder avec envie ceux qui lui plaisaient. Elle savait qu'un jour ou l'autre, il lui faudrait choisir entre conserver son emploi et retrouver une vie normale avec une maison et la chaleur des bras d'un compagnon. Le mariage, non merci, elle avait déjà donné. Son plan, c'était d'économiser assez d'argent pour pouvoir ouvrir un petit restaurant dans sa ville natale et elle se donnait cinq ans pour cela. Alors, chaque soir, Ratih tirait des plans sur la comète, avant de s'endormir d'un sommeil entrecoupé de songes, tantôt érotiques, tantôt dramatiques, dont, chaque matin, elle balayait prestement le souvenir.

VII

Le grain de sable

Au début de mai, il arriva que le chauffeur de la villa Paradise dut rompre son contrat et regagner sa lointaine province natale du Sichuan pour prendre soin de ses parents malades, en accord avec la coutume ancestrale toujours en vigueur dans les campagnes.

C'est ainsi que Ratih vit débarquer Li-Tsou, un jeune chinois de Hong-Kong, venu le remplacer.

L'ancien chauffeur était un cinquantenaire ventripotent aux allures de bouddha poussif. Li-Tsou avait un corps d'athlète et vingt-cinq ans de moins.

Fidèle à ses engagements, Ratih adopta aussitôt une attitude de défiante froideur vis-à-vis du nouvel arrivant. Et celui-ci la lui rendit

bien : avec ses trente-cinq ans passés, elle n'était pas de sa génération et Li-Tsou regarda d'abord Ratih avec tout le distant respect dû à une aînée.

Quelques semaines passèrent ainsi. Chaque matin ou presque, le nouveau chauffeur emmenait Ratih prendre le Sentosa Express. Son statut d'employée ne lui permettait pas de monter à l'arrière de la limousine où seuls le petit Cho et ses parents avaient le droit de s'asseoir. Aussi Li-Tsou et Ratih furent-ils amenés à se côtoyer quotidiennement, même s'ils n'échangeaient que les seuls propos nécessaires à l'accomplissement de leur service :

— Bonjour, Madame Ratih. Où allons-nous ce matin ?

— Bonjour Li-Tsou. À la gare du Sentosa Express, s'il vous plaît.

— Certainement, Madame Ratih.

À quelque temps de là, Mme Chang remarqua que Ratih mettait du fard à joues et à paupières ainsi que du rouge à lèvres pour aller au marché, à l'inverse de ses habitudes. Elle s'en ouvrit aussitôt à son mari, car la principale

hantise des employeurs de *maids* était le non-respect de la clause implicite de chasteté qui leur était imposée. Les contrats étaient léonins : en cas de découverte de relations intimes au domicile de l'employeur, ou pire encore, en cas de grossesse, c'était la rupture et le renvoi immédiat au pays, avec pertes et fracas.

À ce stade, Ratih ne s'était encore rendu compte de rien. Puis, un matin, alors qu'elle parachevait son maquillage devant la glace, elle prit soudain conscience du motif de cet acte : ne cherchait-elle pas de nouveau à plaire ?

Mais à qui, grands dieux ?

Il ne lui fallut pas longtemps pour trouver la réponse à cette troublante question.

Et cela l'effara.

Tous ses plans, d'un coup d'un seul, se retrouvaient mis en danger.

VIII

Tourments

À partir de ce matin-là, Ratih ne cessa plus de songer à Li-Tsou. Moitié pour s'en éprendre chaque jour un peu plus avec délices, moitié pour s'en dépendre pied à pied avec obstination.

Madame Chang, qui était fine mouche, eut tôt fait de subodorer l'affaire. Mais son époux ne voulut pas entendre parler de devoir se séparer d'un nouveau chauffeur qui le changeait agréablement de l'ancien, pas plus que Madame Chang ne voulut envisager de renoncer à Ratih dont le service lui donnait entière satisfaction.

Un statu quo prudent s'instaura donc après que celle-ci eut été mise en garde à mots à peine couverts.

Quelques semaines passèrent ainsi jusqu'à ce que l'insolente beauté de Li-Tsou achève ses ravages, au cœur même de la maisonnée. Ce qui peut survenir finit toujours par se produire.

Madame Chang, épouse trop souvent délaissée par un mari accaparé par ses affaires et plusieurs maîtresses, succomba à son tour. Et pas seulement de manière platonique. Cela se passa au garage, sur la banquette arrière de la limousine de Monsieur dont le chauffeur lustrait la carrosserie à la peau de chamois :

— Bonjour, Madame Chang. Que puis-je pour vous ? murmura Li-Tsou étonné de voir sa patronne devant lui en petite tenue, ce matin-là.

— Approchez, Li-Tsou, je vais vous le dire, susurra la bouche cerise de Mme Chang, entrouvrant les pans de son peignoir de soie, tandis que ses yeux amande cherchaient le regard du chauffeur.

Madame Chang avait d'admirables seins en poire, une toison discrète et un tatouage de serpent enroulé autour de la cuisse gauche.

— Je vous en prie, Madame...

— C'est moi qui vous en prie, Li-Tsou !

De caressant, le ton s'était fait impératif. Susie Chang n'était pas de celles à qui l'on résiste et Li-Tsou, de toute façon, pas en mesure de refuser quoi que soit à sa trop jolie patronne. Sa place était en jeu, dans un cas comme dans l'autre. Il devint donc l'amant de Susie Chang, pour le plaisir et par obligation.

Mais ils furent démasqués en plein effort, un autre matin, à quelque temps de là, alors que Ratih descendait des bouteilles vides au garage. Madame Chang, jupe retroussée et culotte baissée, contre la Rolls Royce, exultait *mezzo voce* tandis que son chauffeur s'ahanait à la tâche, pantalon et caleçon sur les chevilles.

Ratih, de surprise mêlée de désespoir, défaillit en poussant un cri strident. Les bouteilles qu'elle portait se fracassèrent sur les marches en béton de l'escalier qu'elle dévala, roulant évanouie sur les tessons jusqu'aux pieds de Li-Tsou.

Les amants coupables se rajustèrent en toute hâte et la relevèrent ensanglantée, sans savoir si elle avait passé le quart tournant de l'escalier au moment de sa spectaculaire et bruyante chute.

Qu'avait-elle vu et entendu ?

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, c'est le regard apeuré de Li-Tsou que Ratih vit penché sur elle. Puis, celui, inquiet, de Mme Chang. Si elle parlait, Li-Tsou serait certainement renvoyé, pour sauver les apparences, et ainsi perdu pour elle.

Ses esprits retrouvés, elle affirma donc avoir glissé sur l'une des premières marches. Le casque de son baladeur, retrouvé près d'elle, accrédita la thèse qu'elle n'avait rien entendu. Les deux autres se regardèrent un instant et, dans le doute, choisirent... le silence ! Il fallait d'abord panser les plaies de la blessée, qui saignait d'abondance.

À part une entaille plus profonde au genou gauche, qui nécessita quelques points de suture, aux urgences du Singapore General Hospital, le reste n'était que coupures superficielles, sur les bras, les jambes, le buste. Du visage, seul le menton avait été légèrement touché et là une simple suture adhésive fit l'affaire.

De ce jour, les relations entre Li-Tsou et Ratih ne furent plus les mêmes. Le chauffeur pressentait qu'elle connaissait son secret et lui

savait gré d'avoir gardé le silence. Maintenant, ils devisaient de tout et de rien, comme des collègues qu'ils étaient, lors des trajets en limousine. De tout, sauf de ce qui était survenu dans le garage, bien entendu.

Ratih était persuadée qu'après l'alerte qu'elle avait donnée il ne s'y passait plus rien, mais aurait bien voulu se faire petite souris dans l'arrière-boutique de Madame Chang à Dempsey Hill. Li-Tsou n'emmenait-ils pas sa patronne là-bas tous les matins pour dix heures ? Elle avait remarqué que plusieurs fois par semaine, il ne rentrait pas à la Villa Paradise avant midi et se rongait les sangs à ce sujet. Par trafic normal, il ne fallait pas une demi-heure pour faire le trajet. Mais que faire ?

Pour dissimuler ses blessures le temps qu'elles cicatrisent, Ratih avait porté des chemisiers fermés ou des T-shirts à manches longues et des pantalons corsaires tout un mois, malgré la chaleur. Lorsque enfin elle put remettre ses shorts habituels, ses manches courtes et ses décolletés, Li-Tsou lui en fit compliment et Ratih se sentit rougir de plaisir.

Avec sa patronne aussi les relations changèrent. Mme Chang savait bien qu'il n'était pas dans l'intérêt de Ratih d'éventer auprès de son époux sa coupable relation avec le chauffeur, mais ayant deviné depuis le début la secrète inclination de son employée pour l'apollon chinois, elle ne pouvait s'empêcher, malgré la différence d'âge, de la considérer comme une rivale qu'il fallait maintenir en respect.

Ratih reçut interdiction de descendre au garage sans ordre explicite et Mme Chang convainquit son mari que les jours où Cho n'allait pas à l'école, il n'était ni nécessaire ni convenable que Li-Tsou véhicule Ratih. Un vélo suffirait bien à ses besoins.

Dans un premier temps, Ratih parut s'accommoder de ce durcissement et Mme Chang en fut soulagée. À tort, car ces restrictions ne firent qu'exacerber les sentiments de l'employée de maison pour le chauffeur. Ainsi se nourrit la passion.

IX

Tourments (suite)

Djakarta, 15 juin 2011. MMS

Mama,

Merci tout plein pour le cadeau d'anniversaire. Il est super ! Mes copines en bavent de jalousie. Ayah m'en a envoyé un aussi. Il n'a pas oublié cette fois ! Le colis est arrivé juste le bon jour, comme le tien. Je te joins une photo de moi avec. Bon, j'aurais autant aimé qu'il ne soit pas rose, mais il est vachement bien quand même, hein ? J'ai déjà mis pas mal de musiques dessus, mais , je ne peux l'écouter que le soir ; en principe, dans la journée on n'a pas le droit.

Encore merci pour le smartphone. Maintenant, on va pouvoir se parler, s'envoyer des messages et des photos et même se voir si

tu installes Skype. Allez, bisous, j'ai encore un truc à faire avant l'extinction des feux. Y'a pas intérêt à se faire piquer après, sinon c'est confisqué !

Lia

Ce message, reçu alors qu'elle venait de refermer la porte coulissante qui isolait sa chambre de la *wet kitchen* à laquelle elle attendait, éveilla en Ratih des sentiments contradictoires. D'un côté, elle était très heureuse d'avoir pu contenter sa fille, mais de l'autre, bien consciente de compenser par l'argent son douloureux éloignement et aussi vaguement jalouse que le cadeau du père ait un peu éclipsé le sien !

Certes, elle avait obtenu du tribunal une mesure d'éloignement de cet homme dangereux, mais avait dû se résoudre à inscrire sa fille comme pensionnaire dans une *madrassa* pour couper court à un projet de mariage aussi prématuré qu'avantageux pour son ex mari.

C'est une vie à l'occidentale que Ratih ambitionnait pour son enfant et la voir porter le hidjab et pratiquer un islam rigoriste était un

crève-cœur pour elle, mais les juges avaient donné raison au père sur ce point jusqu'à la majorité de Lia ou... son mariage !

Dans quelques mois, sa fille atteindrait la majorité sexuelle de 16 ans en vigueur dans son pays. Ratih était inquiète. Lia avait changé. Qu'est-ce que c'était que cette manière de s'exprimer ?

Puis ses pensées s'éclaircirent en changeant d'objet. Aujourd'hui, Li-Tsou et elle avaient partagé un café à Vivo City, en attendant que l'on charge dans la voiture les commandes qu'elle avait passées. Pourvu que Madame Chang, cette tigresse, ne l'apprenne pas !

Ratih avançait ses pions à petits pas. M. Chang se départait rarement de son sérieux et Li-Tsou était d'un naturel mélancolique. Alors, lors de leurs courtes rencontres, elle tentait de l'amener à rire avec les devinettes, les charades, les plaisanteries, plus souvent grivoises qu'on n'aurait pu le penser et parfois aux dépens de leurs maîtres, que les *maids*, inventaient, perfectionnaient et se répétaient

entre elles lors de leurs retrouvailles dominicales dans les parcs et lieux de loisir de la ville. Elle y réussissait de mieux en mieux.

En sa compagnie, le jeune chinois semblait se détendre. Logique, il ne craignait plus rien d'elle.

Ainsi, jour après jour, semaine après semaine, Ratih gagna-t-elle la confiance du chauffeur. Mais comment aller au-delà ? Comment détacher Li-Tsou de la "tigresse" ? Comment l'amener à elle ?

©Pierre-Alain GASSE, mai 2013.